

*Des lieux-monde*



Martin Mongin

*Des lieux-monde*

[VARIATIONS]

*Lagans*

MMXIX

à la marmotte

lagans©2019  
<http://lagans.toile-libre.org>  
[lagans@riseup.net](mailto:lagans@riseup.net)

---

**Illustrations.** — Première de couverture, de haut en bas : *Plan des catacombes de Paris*, Inspection générale des carrières, 1857 ; G. B. Piranesi, *Carcere XIV* (« L'Arche gothique »), 1761 ; R. L. Stevenson, *Map of Treasure Island*, 1883. — Quatrième de couverture, de haut en bas : C. D. Friedrich, *Morgennebel im Gebirge*, 1808 ; Liu Dan, *Taibu Rock of the Shaoyuan Garden*, 2015 ; A. Böcklin, *Die Toteninsel III* (version de Berlin), 1883. — Arrière-plan : topographie du Trou qui souffle (détails des planches 2, 3 et 4), extraite de la monographie de B. Lismonde, *Le Trou qui souffle de Méaudre – Vercors*, CDS Isère, 1991.

## *1. Secrets d'un géographe imaginaire*

« Apparemment, l'âge de l'aventure n'était pas mort. »

A. Conan Doyle.

**L'**espace dans lequel œuvrent les géographes n'est pas l'espace froid et homogène de la géométrie, où tous les points sont équivalents les uns aux autres ; c'est un espace plein, épais, riche de qualités secondes : l'espace intensif et vivant de la surface de la terre. Et pourtant, de cet espace plein, ils ne retiennent généralement que certaines déterminations formelles, qu'ils expriment avec des chiffres et des tableaux – afin de trouver des causes, comme ils disent. Ils donnent par là même des lieux qu'ils étudient une description neutre, objective, dépassionnée, comme ferait un agent du cadastre – au grand bonheur des maîtres du plan et des aménageurs.

Si beaucoup de géographes ignorent ou rejettent l'existence des lieux-monde, c'est parce qu'ils ont oublié que la terre n'était pas une pendule ou un jouet à ressort, que la terre était aussi un grand corps qui rêve, et qu'en certains endroits privilégiés, ses rêves rejoignaient ceux des hommes – car le monde aussi a ses chimères.

**C'était un spectacle à la fois extraordinaire et terrifiant. Le sol consistait en une matière grisâtre, vitrifiée et luisante, qui se soulevait et retombait au rythme d'une palpitation lente. Les battements n'étaient pas directs ; ils donnaient l'impression d'une sorte d'ondulation qui se propageait sur la surface. Cette surface n'était pas entièrement homogène ; au-dessous, vues comme à travers un soupirail, il y avait des taches blanchâtres, des vacuoles qui variaient constamment en forme et en taille.**

**Cloués sur place, nous considérâmes tous les trois ce spectacle extraordinaire.**

**— On dirait bien de la peau d'animal, hein ? chuchota Malone <sup>1</sup>.**

Quant à nous, géographes imaginaires, nous savons bien au contraire que les lieux-monde se composent toujours à la fois de particules et d'images, de substances et de rêves. Les lieux-monde sont pétris d'imaginaire, et on ne peut pas, quand il s'agit de décrire l'un d'entre eux, ou quand il s'agit d'expliquer les causes de son apparition sur la terre, séparer ce qui se joue au niveau de la matière proprement dite, de ce qui se joue au niveau de l'âme humaine ; car ils se situent très précisément là où l'imagination et la réalité physique se touchent et se confondent, là où certains recoins du planisphère coïncident avec les profondeurs de la psyché – là où le monde et les hommes rêvent de concert.

Ce n'est pas à moi de vous dire où ils poussent, cherchez bien. Des lieux-monde, vous en trouverez forcément dans le monde physique, dans le monde réel, si vous chaussez vos bottes de sept lieues et que vous partez à leur rencontre ; mais vous en trouverez aussi en vous plongeant dans les mythes, les contes et les légendes (car ceux-ci sortent de terre en même temps qu'ils sortent de l'esprit des hommes), en vous plongeant dans la poésie et la littérature (car les écrivains sont d'immenses inventeurs de lieux-monde). Peu importe, ça revient au même. Partir à la recherche des lieux-monde, c'est partir à la recherche de l'imagination à l'endroit où elle se concrétionne dans la

1. A. Conan Doyle, *Quand la terre burla*, p. 288.



réalité – mais c'est tout aussi bien partir à la recherche du monde à l'endroit où il s'évanouit en rêverie pure.

**Vous ai-je raconté dans ma dernière lettre mes rêves de la vieille maison dans le marais, dont l'escalier n'avait pas de fin [...] <sup>2</sup> ?**

Voilà ce que beaucoup de géographes sont incapables de voir et de reconnaître : que certains lieux particuliers de la surface de la terre sont à ce point connectés aux replis de nos circonvolutions cérébrales, qu'on ne peut les comprendre qu'en les explorant ensemble – car les uns ne vont pas sans les autres. J'insiste sur ce point : l'imagination n'est pas une sphère indépendante, abstraite et à jamais séparée de la réalité concrète – jamais contre-vérité philosophique n'a eu des effets plus fâcheux pour les hommes. L'imagination n'est pas du tout coupée du réel, au contraire ; elle est en prise directe sur lui : elle l'informe, elle le sculpte, elle le modèle, au même titre que toutes les forces de la physique du globe – et peut-être avant elles. L'imagination ne se nourrit pas seulement d'imaginaires. Elle se nourrit en premier lieu de tous les matériaux concrets qui passent à sa portée, qu'elle peut saisir et stocker dans ses grands entrepôts en ruines – avant de les assembler à sa guise. Et même lorsque les écrivains ont voulu imaginer les lieux les plus fantasques et les plus improbables qui soient, ils se sont toujours inspirés des lieux qu'ils connaissaient et qui étaient là, devant eux.

2. H. P. Lovecraft, *Rêves et chimères*, t. 3, p. 203.

En comparant la description de l'Enfer de Dante à ce paysage bouleversé, cyclopéen, fantastique, on devient convaincu d'une chose : c'est que le grand poète florentin, qui voyagea dans nos contrées [...], s'est assis sur les escarpements du *valoun d'Infer*, et, frappé de cette désolation grandiose, a conçu, au milieu de ce cataclysme de pierre, la configuration et le sombre caractère de son *Inferno*. Tout ramène à cette idée, et le nom de la gorge elle-même, *Infer*, et sa forme amphithéâtrale, qui est celle donnée par le Dante à l'Enfer, [...] et le nom provençal de ces escarpements eux-mêmes, *baus*, italianisé par le poète, *balzo*, et donné par lui aux escarpements de son lugubre entonnoir <sup>3</sup>.

Surtout, l'imagination modèle continûment notre perception du monde, et le sens que nous lui donnons ; elle modèle continûment le monde lui-même, en s'appliquant sur lui comme un moule, et en lui imposant son empreinte. Un lieu-monde est alors toujours constitué aussi de choses lues, de choses imaginées, de choses rêvées – un lieu-monde est toujours par lui-même légendaire et mythique, autrement dit il appartient au domaine de la fiction au moins autant qu'à celui de la géographie terrestre.

Ainsi, les égouts de Paris ne se réduisent pas à ce tortueux dédale de pierre et de béton qui s'étend sous les rues de la capitale, et où le géographe vient parfois plonger ses bottes pour faire quelques relevés et prendre quelques mesures. Ils sont également imprégnés de ces descriptions qu'en ont fait certains écrivains hallucinés (« On en parlait

3. F. Mistral, *Mireille*, p. LXXXVII-VIII.

comme de cette monstrueuse souille de Thèbes où fourmillaient des scolopendres de quinze pieds de long et qui eût pu servir de baignoire à Béhémoth. »), et qui en ont changé à jamais la nature et le sens, mais aussi la forme. Car toute réalité géographique est pétrie de fiction – c'est-à-dire aussi en vérité de désir.

Un lieu-monde a donc toujours une double assise : assise imaginaire (ou psychique ou inconsciente) et assise géographique (ou physique) : il faut toujours les deux. Mais rien ne nous interdit de l'approcher par un côté ou par l'autre. C'est pourquoi le travail des géographes orthodoxes peut nous mettre sur le bon chemin – même s'il doit ensuite être complété. Car sans jamais s'y réduire, les lieux-monde coïncident aussi avec certaines entités géographiques homogènes et circonscrites sur les étendues de la surface de la terre – ce que les géographes désignent par le mot « site » : site naturel, site industriel, site remarquable, géosite, site archéologique (quand ils ne parlent pas de simple « curiosité » géologique ou urbaine).

**Le docteur brisa avec précaution les sceaux de l'enveloppe, et il s'en échappa la carte d'une île, où figuraient latitude et longitude, profondeurs, noms des montagnes, baies et passes, bref, tous les détails nécessaires à un navigateur pour trouver sur ses côtes un mouillage sûr. D'environ neuf milles de long sur cinq de large, et figurant à peu près un lourd dragon dressé, elle offrait deux havres bien abrités, et, vers son centre, un mont dénommé la Longue-Vue. Il y avait quelques annotations d'une date postérieure, en particulier trois croix à l'encre rouge, dont deux sur la partie nord de l'île, et une**

**au sud-ouest, plus, à côté de cette dernière, de la même encre rouge et d'une petite écriture soignée sans nul rapport avec les caractères hésitants du capitaine, ces mots : « Ici le principal du trésor. »<sup>4</sup>.**

Les géographes, qui aiment les découpages et les catégories, distinguent habituellement entre les entités géographiques (ou géotopes) naturelles et les entités géographiques (ou géotopes) artificielles ; et moi je vous dis : pourquoi pas, commençons par là, nous verrons bien où cela va nous mener.

1° Je suis en effet disposé à dire qu'un lieu-monde se confond toujours aussi avec l'un ou l'autre de ces géotopes naturels que sont la grotte (caverne ou cavité souterraine naturelle : toutes choses horizontales ; mais aussi, dès que ça se verticalise : gouffre, aven, abîme) ; l'île (qu'elle soit continentale ou océanique, d'après la distinction établie par l'un de mes éminents collègues) ; le marécage (la tourbière, la mangrove, le bayou – terrains où l'on perd pied, où l'on s'enfoncé, lieux du visqueux) ; la vallée (le vallon, la creuse, la reculée) ; la gorge (le canyon, la crevasse) ; le plateau (le cause, la mesa) ; mais aussi bien l'écueil marin.

**L'écueil Douvres en était un.**

**Celui-là, la mer l'avait construit et perfectionné avec un amour formidable. L'eau hargneuse le léchait. Il était hideux, traître, obscur, plein de caves.**

**Il avait tout un système veineux de trous sous-marins se ramifiant dans des profondeurs insondables.**

4. R. L. Stevenson, *L'Île au trésor*, p. 81-2.

**Plusieurs des orifices de ce percement inextricable étaient à sec aux marées basses. On y pouvait entrer. À ses risques et périls <sup>5</sup>.**

Ajoutons encore à cela la forêt (le bois, la jungle) ; la lande ; le lac (car certains lieux-monde sont noyés sous les eaux, et il suffit d'en percer la surface pour pénétrer dans un tout autre univers) ; le chaos (ou « tor » ou « *felsenmeer* » ou « modelé de déchaussement de blocs ou de rochers dégagés par l'érosion ») ; le mont (le pic, le roc) ; la dépression (la doline, la caldeira, le sotch) ; la crique – inutile de prolonger cette liste plus loin. Simple-ment, un lieu-monde a toujours à voir avec certains lieux séparés du reste de l'espace environnant par des frontières géographiques plus ou moins nettes, et qui se caractérisent à la fois par leur éloignement d'avec les zones habitées et aménagées par l'homme, et par leur « naturalité » (ce que les anglo-saxons appellent de leur côté « *wilderness* » ou « *wildland* »).

Et à ceux qui se demanderaient si un arbre peut être un lieu-monde par lui-même, je répondrais que tout plaide en ce sens. Certains arbres remarquables – arbres immenses, arbres creux, arbres-fourmiliers, ifs millénaires, platanes géants, banyans vénérables, araucarias à la silhouette pyramidale et noire, hêtres voyageurs, énormes dragonniers bifides, pipals sacrés, oliviers à la taille surnaturelle – ont en effet leurs branches qui se déroulent comme des chemins et leurs racines qui creusent le sol comme des galeries souterraines. Et on peut dire d'eux qu'ils sont d'incroyables cavernes en négatif, ou des treillages suspendus au-

5. V. Hugo, *Les Travailleurs de la mer*, p. 344.

dessus de la terre, et celui qui le souhaite peut se faufiler sous leurs souches, se pendre à leurs lianes ou prendre appui sur leurs cimes, et y cheminer jusqu'à s'y perdre.

2° Mais, de la même façon, je suis également disposé à dire qu'un lieu-monde se confond toujours aussi avec l'un ou l'autre de ces géotopes artificiels que sont le terrain vague (« de chaque côté, la végétation s'était emparée des murets en miettes, des corniches écroulées, des ruelles disparues ») ; la friche industrielle (« entrepôts de brique aux fenêtres opaques ») ; la carrière (« inquiétante et abandonnée d'où des mains plus vieilles que les mains des hommes avaient extrait des blocs prodigieux ») ; le blockhaus (« crevant la lande de sa gigantesque coque de béton ») ; le jardin abandonné (« avec des bassins effondrés, ses rampes rompues, ses escaliers déjetés, ses statues renversées dont on apercevait les blancheurs au fond des gazons noirs ») ; le cimetière (« un repoussant ensemble d'antiques dalles, de cénotaphes et de façades de mausolées couverts de mousse et tachés d'humidité ») ; mais aussi la pyramide (la cathédrale), le village fantôme, l'épave sous-marine, le vieux manoir, le cloaque – encore une fois, inutile d'aller plus loin. Simplement, les lieux-monde coïncident toujours aussi avec quelque genre de bâtiment humain vide ou à l'abandon. Autrement dit, dès lors qu'ils sont désaffectés et réensauvagés, une piscine, un parc d'attraction, une mine, un hôpital, une prison, une école, un théâtre, un monastère, un port, peuvent constituer de formidables lieux-monde, au même titre qu'un plateau karstique ou un atoll.

Ce que je veux dire, c'est que, quand on la regarde, elle paraît une terre comme une autre. Le soleil l'éclaire comme tout le reste et, à première vue, rien n'y est changé, tout est pareil que treize ans plus tôt. [...] Des cônes de roche jaune, des cowpers miroitent sous le soleil, des rails, des rails, des rails, sur les rails une petite locomotive avec des plateformes... Bref, un paysage industriel. Seulement, pas de gens. Ni morts, ni vivants <sup>6</sup>.

Et à ceux qui se demanderaient encore si une ville peut être un lieu-monde par elle-même, je répondrais cette fois en disant que certains quartiers de certaines mégalopoles, quartiers tortueux et labyrinthiques, quartiers anciens oubliés des géomètres et des aménageurs, quartiers désertés des foules dès que la nuit tombe et ruisselant de légendes et de mystères, sont des lieux-monde au meilleur sens du terme – et on dit que certaines agglomérations sont faites seulement de ces rues vivantes et de ces murs bourgeonnant, proliférant, s'entremêlant les uns avec les autres, pour donner lieu à quelque chose de grand et de fou. Du reste, la taille importe peu ici. Car certaines villes ont l'air minuscules, comme ça, à première vue, ou vues de loin, comme une minable bourgade composée de maisons rustiques tout en pierres, dont le crépi est tombé depuis longtemps. Mais pour un peu qu'on s'y hasarde, on se retrouve bientôt plongé dans les entrailles d'une cité gigantesque, d'une métropole bien trop grande pour appartenir à quoi que ce soit qui convienne à ce monde, d'un pandémonium immense, mais pas seulement du

6. A. & B Strougatski, *Stalker*, p. 36.

point de vue de ses dimensions – immense aussi parce qu’il paraît directement relié à quelque chose qui n’est pas là, à quelque chose d’un autre temps, d’un autre monde, et qui est là pourtant, aussi, d’une certaine manière. Car il y a des villes qui ne sont pas seulement des villes mais aussi des monstres, ou des gouffres béants, ou des trous noirs posés à la surface de la terre.

Et s’il fallait maintenant trouver un mot qui rassemblât ces deux domaines (le naturel et l’artificiel), nous dirions peut-être que tous les lieux-monde sont des « solitudes » – ou, comme les écueils de la vieille langue marine, des « Isolés ».

**Cette fois, délibérément, il tourna le dos à l’auto-route, et pour la première fois se mit à inspecter l’île. « Mon pauvre vieux, c’est le vrai naufrage. Robinson Crusoé. Si tu ne fais pas attention tu restes échoué là-dedans jusqu’à la fin de tes jours. »**

**Il ne disait que trop vrai. Ce terrain vague oublié à la jonction de trois voies express était littéralement une île déserte<sup>7</sup>.**

Mais inutile de suivre le géographe orthodoxe plus loin, ce qui m’intéresse de son travail s’arrête là. On l’observera seulement, sa liste d’entités géographiques en main, procéder à quelques calculs, puis dessiner quelques plans, avant de partir à la rencontre des élus et des décideurs, pour vendre son expertise – et chaque lieu qu’il a « isolé », justement, et minutieusement pesé sur sa petite balance géographique, pourra maintenant faire l’objet de « mesures » nouvelles, toutes fâcheuses

7. J. G. Ballard, *L’Île de béton*, p. 240.



à leur manière : mesures de protection, mesures de sécurisation, mesures de valorisation.

Quant à nous, géographes imaginaires, nous savons que si les lieux-monde prennent bien pied dans la géographie terrestre ou physique, s'ils trouvent là une partie de leurs fondations, ils s'ancrent aussi dans une géographie autre, dont ils ont tout autant besoin, une géographie qui n'a plus rien à voir cette fois avec celle que réclament les puissances publiques et les valorisateurs du territoire, et même qui la contredit – celle que nous appelons justement géographie imaginaire.

C'est facile à comprendre. Il ne suffit évidemment pas qu'un lieu soit une grotte, une île ou une usine abandonnée pour pouvoir prétendre *ipso facto* au statut de lieu-monde. Si un lieu-monde possède toujours un soubassement géographique, c'est là une condition nécessaire, mais en aucun cas une condition suffisante. D'où la question de savoir ce qui distingue un « site » géographique (grotte, île, friche) qui fait monde, d'un site équivalent (grotte, île, friche) qui ne le fait pas – question qui, à en croire les rêveurs, n'est pas indépendante de celle de savoir où notre inconscient épouse parfois celui de la terre.

Et voilà pour ma part ce que je peux dire à ce sujet : dans le monde réel, ces différentes entités géographiques que j'ai distinguées plus haut – que les géographes orthodoxes ont isolées les unes des autres pour les besoins de la science et de l'économie – se présentent rarement de manière aussi franche et aussi nette qu'ils veulent bien le reconnaître. Et un lieu commence à faire monde quand on ne sait plus très bien dans quel genre de lieu on se trouve, justement, quand il produit des effets de brouillage, et peut-être de brouillage d'abord – ô

blasphème ! – entre ce qui revient à l’homme et ce qui revient à la nature, entre ce qui est naturel et ce qui est artificiel.

**Telle une immense lésion purulente, la jungle gisait exposée sous l’hélicoptère à cabine ouverte. De massifs bouquets de gymnospermes géants s’étendaient sur les toits des bâtiments submergés dont ils gomaient les contours blancs rectangulaires. Çà et là, un vieux château d’eau en béton jaillissait du bournier, les restes d’une jetée de fortune flottaient près d’un immeuble de bureaux en ruine, envahis d’acacias au feuillage touffu et de tamaris fleuris. D’étroits cours d’eau, changés en tunnels de lumière verte par des voûtes végétales, s’écartaient en sinuant des grandes lagunes et finissaient par rejoindre les chenaux larges de six cent mètres qui parcouraient les anciennes banlieues <sup>8</sup>.**

Dans ces conditions, la distinction entre entité géographique naturelle et entité géographique artificielle n’a plus aucun sens ici, car à tous les égards, un lieu-monde tient à la fois de l’une et de l’autre : ou du moins il se situe toujours à leur frontière, à l’endroit où elles se confondent et deviennent indissociables.

Vous croyiez entrer dans une cimenterie abandonnée et vous vous retrouvez dans une grotte immense, au plafond orné de concrétions métalliques ; vous croyiez entrer dans une forêt, et vous vous retrouvez dans une cathédrale.

**Les troncs, droits, blanchis de lichens, d’un gris blafard de vieille pierre, montaient démesurément, ali-**

8. J. G. Ballard, *Le Monde englouti*, p. 62.

gnaient à l'infini des enfoncements de colonnes. Au loin, des nefs se creusaient, avec leurs bas-côtés plus étouffés ; des nefs étrangement hardies, portées par des piliers très-minces, dentelées, ouvragées, si finement fouillées, qu'elles laissaient passer de toutes parts le bleu du ciel. Un silence religieux tombait des ogives géantes ; une nudité austère donnait au sol l'usure des dalles, le durcissait, sans une herbe, semé seulement de la poudre roussie des feuilles mortes. Et ils écoutaient la sonorité de leurs pas, pénétrés de la grandiose solitude de ce temple <sup>9</sup>.

Je pense en effet qu'un lieu-monde consiste toujours en un certain agencement, une certaine combinaison, plus ou moins complexe, d'entités comme celles que j'ai énumérées plus haut – machine géographique faite d'innombrables morceaux de paysage. Beaucoup de géographes crieront au scandale ; mais c'est pourtant bien la question qui saisit immédiatement celui qui s'y aventure : est-ce un marécage ou est-ce une ville ? ; est-ce une île ou est-ce un temple ? ; est-ce une ferraille ou est-ce un conglomérat de strates géologiques pliées par les mouvements de l'écorce terrestre ? ; est-ce une carrière abandonnée ou est-ce un autre temps et une autre planète ? Car non seulement un lieu-monde ne va jamais seul, autrement dit il est toujours géographiquement connecté à d'autres lieux-monde, qui le prolongent ; mais surtout tout se chevauche ici, tout se superpose et s'entremêle.

**Cette île [...] présente un aspect très imposant à huit ou dix milles de distance. Approchée sous un certain angle par temps nuageux, son immense muraille en**

9. É. Zola, *La Faute de l'abbé Mouret*, p. 266.

**surplomb, ses contours raboteux et surtout la pente particulière de ses larges plateaux sommitaux lui donnèrent l'apparence d'un vaste iceberg dérivant dans son formidable équilibre. Ses flancs sont creusés de sombres et cavernueuses retraites, comme une antique cathédrale aux obscures chapelles latérales** <sup>10</sup>.

Et c'est la raison d'après moi pour laquelle les hommes les recherchent et s'y aventurent en secret : parce qu'ils retrouvent là, comme pris dans la matière, quelque chose de leur nature incertaine et indécise : matérielle et immatérielle, terrestre et cosmique ; parce qu'ils retrouvent là aussi, dans les rêves pétrifiés du monde, l'image de leurs propres échappées oniriques.

**Une scène est particulièrement marquée dans mon souvenir – celle d'un marécage humide, fétide, plein de roseaux sous un ciel gris d'automne, et d'un à-pic de pierre déchiqueté couvert de lichen qui se dressait vers le nord. Poussé par quelque obscure quête, je remontais une fissure ou une crevasse dans cette falaise en surplomb, observant, ce faisant, les noires entrées de beaucoup de terribles galeries qui s'ouvraient sur les deux parois pour s'enfoncer dans les profondeurs du plateau pierreux** <sup>11</sup>.

À décharge, il est vrai que certains termes de géographie physique témoignent de cette coïncidence possible, localement, de deux entités géographiques habituellement séparées. Ainsi, les géographes nomment « nécropole » un cimetière

10. H. Melville, *Les Encantadas ou Îles Enchantées*, p. 39-40.

11. H. P. Lovecraft, *op. cit.*, p. 215.

qui est aussi une ville ; « *inselberg* » une montagne qui est aussi une île ; « bayou » ou « mangrove » une forêt qui est aussi un marécage ; « *maar* » un cratère qui est aussi un lac ou « planèze » un plateau qui est aussi un volcan. Mais deux entités – jamais plus ! Les géographes orthodoxes ne s'aventurent jamais plus loin, et jamais – au grand jamais – ils n'oseraient associer ce qui revient à la nature et ce qui revient à l'industrie. Quant à moi, je dis : pourquoi s'arrêter en si bon chemin ? Car il ne suffit pas de combiner deux entités pour saisir la nature profonde d'un lieu-monde – même si c'est la meilleure façon de commencer. Il faut en combiner dix, en combiner vingt ; car un lieu fera d'autant plus monde qu'il participera d'un grand nombre d'entre elles.

**Les écueils, ces maisons de la vague, ces pyramides et ces seringues de l'écume [...] ont une sorte de style énorme. Le fortuit y semble voulu. Ces constructions sont multiformes. Elles ont l'enchevêtrement du polypier, la sublimité de la cathédrale, l'extravagance de la pagode, l'amplitude du mont, la délicatesse du bijou, l'horreur du sépulcre. Elles ont des alvéoles comme un guêpier, des tanières comme une ménagerie, des tunnels comme une taupinière, des cachots comme une bastille, des embuscades comme un camp. Elles ont des portes, mais barricadées, des colonnes, mais tronquées, des tours, mais penchées, des ponts, mais rompus <sup>12</sup>.**

D'autant que les différents géotopes peuvent encore se composer de trois manières différentes : 1° en étant simplement reliés dans l'espace, de telle

12. V. Hugo, *op. cit.*, p. 343.

sorte qu'on passe de l'un à l'autre sans en sortir (*liaison*) – qu'on imagine ainsi une carrière qui jouxterait un marécage, un château qu'un souterrain connecterait à un autre château, une usine abandonnée attenante à un terrain vague ; 2° en étant emboîtés les uns dans les autres (*inclusion*) – qu'on imagine cette fois une mystérieuse demeure abandonnée au milieu de la forêt, ou une grotte qui se trouverait sur une île (« et un grand feu brûlait au foyer, et l'odeur du cèdre et du thuya ardents parfumait toute l'île ; et la nymphe chantait d'une belle voix, tissant une toile avec une navette d'or ») ; 3° mais parfois aussi en coïncidant ou en se recouvrant entièrement, au même moment et au même endroit (*fusion ou correspondance stricte*) – je me souviens ainsi, à la lisière d'une ville en ruines, de cette île terrifiante qui était aussi et seulement un cimetière, perpétuellement noyé dans la brume ; mais je connais de même des friches industrielles qui sont aussi des marécages puants ; des plateaux ou des culots volcaniques qui sont aussi des citadelles ou des forteresses en ruines ; des dépressions qui sont aussi des jungles impénétrables.

**Et maintenant : où ? par où ? comment ? Seigneur ! Par ici ? c'est un mur, on ne peut plus avancer ; ce n'est même pas un mur, non, ce n'est rien du tout ; c'est peut-être une rue, peut-être une maison, peut-être bien le fleuve ou un terrain vague, un grand trou dégoûtant. [...] Et si brusquement quelqu'un, quelque chose apparaissait, sortant de ce trou noir, quel air je devrais prendre <sup>13</sup> ?**

13. B.-M. Koltès, *Quai ouest*, p. 11.

Et c'est comme ça qu'un lieu-monde surgit sur la terre : quand suffisamment d'entités géographiques élémentaires se sont agglomérées pour donner naissance à quelque chose de grand et de fou – comme un délire géographique (délire dont personne ne saurait dire s'il revient à l'homme ou à la terre elle-même).

**Quand je fermais les yeux, je voyais un Rubik's Cube géant composé de plaques de bitume effondrées, de tours de verre plantées dans l'éther métallique, de montagnes de déchets urbains et de matières fécales, d'embarcations fantômes, d'emmêlements de câbles électriques, d'émanations de produits toxiques, [...] de produits de consommation fabriqués au Vietnam et au Cambodge, de faisceaux de lumières aveuglantes, de voix suraiguës et de carcasses de véhicules vrombissants ; je voyais un tourbillon immense, emportant le monde et les hommes dans les profondeurs de son vortex, mais un tourbillon dans lequel devaient surnager aussi quelques trésors, ici ou là ; des trésors que je pourrais saisir, si je tendais suffisamment la main <sup>14</sup>.**

Dans tous les cas, les lieux-monde ne sont pas des êtres ou des étants à proprement parler, ce ne sont pas véritablement des choses – de là qu'il soit si difficile d'en donner une définition ou une description précise.

À proprement parler, les lieux-mondes n'existent pas, ou du moins ils n'existent pas par eux-mêmes – ils sont toujours en train de se faire, en train d'être faits ou défaits. Car plus généralement, un monde n'est pas chose qui est, chose faite ; mais

14. M. Manuel, « Bangkok-contrechamp », *Asia terminus*, p. 78-9.

toujours chose en devenir, en cours de façonnage ou de fabrication : « faire monde » – création continuée.

Dans ces conditions, un lieu-monde n'est pas quelque chose que l'on observe, que l'on contemple ou que l'on admire ; c'est quelque chose que l'on recherche, que l'on poursuit, quelque chose vers quoi toujours on tend – objet du désir.

Peut-être d'ailleurs que le meilleur moyen d'en trouver un consiste à s'en donner d'abord une image, autrement dit à le façonner de toutes pièces en mêlant entre elles les ressources de la nature, de l'industrie et de l'imagination – car il n'est pas de lieu-monde qui ne soit aussi quelque forme de Maison aux miroirs, de Jardin de Nous-Deux ou de Palais idéal. C'est la raison pour laquelle la géographie imaginaire, loin de toute forme de théorie, se contente la plupart du temps de proposer des recettes.

**Imaginez [...] une gigantesque brique de grès dur, posée sur la plaine comme un dé sur une table. Une brique qui aurait deux cent mètres de long, soixante de large, une vingtaine de haut. Lardez cette motte géante, supposée de beurre, de coups de canif, ouvrez-y des brèches, des couloirs, des grottes, des tunnels, des puits ; percez-là de part en part, jetez des ponts, lancez des arches, suspendez des voûtes sur des piliers, sculptez des escaliers, repétrifiez le tout et vous obtiendrez quelque chose qui ressemblera à Makhrouga <sup>15</sup>.**

Et voilà ce que beaucoup de géographes sont incapables de comprendre. Les lieux-monde ne

15. T. Monod, *Mébarées*, p. 227.



sont pas à décrire ou à calculer, ils sont à inventer.

En effet, si le verbe « inventer » signifie bien « créer quelque chose de nouveau par la force de l'esprit » (imaginer, concevoir) ; il signifie aussi, dans la langue juridique, et en parlant par exemple d'un trésor, d'un objet perdu ou d'un site archéologique : découvrir. Et si on nomme « inventeur » celui qui, le premier, a mis au point telle ou telle machine, tel ou tel procédé, telle ou telle théorie, telle ou telle fiction ; c'est aussi le nom qu'on réserve à celui qui, le premier, a trouvé telle ou telle chose enfouie dans le sol – qu'il s'agisse d'une médaille, d'un monument, d'un éclat de météorite ou d'une entrée de cavité souterraine (« inventer » étant presque synonyme ici d'« exhumer »).

Ainsi, par l'acte d'« invention », des choses appartenant à deux catégories *a priori* totalement opposées peuvent faire leur apparition dans le monde : des choses qui n'existaient pas encore, et des choses qui existaient déjà, mais dissimulées aux hommes – les premières sortant de la tête (imagination, rêve, inconscient), les secondes sortant de la terre. Or peut-être qu'un lieu-monde est le lieu où ces deux catégories d'objets – et plus généralement les deux domaines auxquels ils appartiennent : domaine de l'imagination et domaine du monde matériel – se rejoignent et se confondent. Car inventer un lieu-monde (créer) en s'en remettant aux puissances de l'esprit, c'est en même temps le faire surgir physiquement quelque part ; et inversement, inventer un lieu-monde (découvrir) quelque part sur la terre, c'est l'accueillir *ipso facto* dans le grand champ immanent de l'imaginaire.

Alors il n'y a plus de limites. Imaginez un château en ruines dont on aurait fait une usine aujourd'hui à l'abandon, et qui se trouverait sur une

île à la végétation impénétrable, posée au milieu d'un lac volcanique aux eaux bleu-nuit ; imaginez un gouffre gigantesque au fond duquel on aurait aménagé autrefois une nécropole, et où se serait développée, au milieu d'une cité de pierres ruini-formes, une forêt paradisiaque, digne des premiers commencements du monde. Et c'est timide encore. Imaginez une zone industrielle, délaissée et envahie par la végétation et les eaux stagnantes, sous laquelle s'étendrait un réseau de carrières souterraines à demi immergées dans lequel on découvrirait un jour une ancienne crypte débouchant sur une gigantesque cavité naturelle au fond de laquelle il y aurait un lac, et sur ce lac et il y aurait une île, et sur cette île...

**Et maintenant, chers lecteurs (en admettant que j'en aie un jour), je vous ai fait remonter notre grand fleuve, traverser les joncs, franchir le tunnel de verdure, grimper les pentes de palmiers, trouer le mur de bambous, escalader cette plaine de fougères arborescentes... Mais enfin notre but est en vue <sup>16</sup>.**

D'autant que des types géographiques, il y a en d'autres encore (que les géographes orthodoxes auront cette fois du mal à admettre) : il y a les mirages, les paradis et les enfers, les utopies, les gueules de monstre et les ventres de baleine, les cités extra-terrestres, les vaisseaux fantômes, les planètes lointaines, les limbes et les au-delà.

Et c'est là le seul usage que je fais de toutes ces listes de lieux que je trouve dans les ouvrages de géographie physique et de géomorphologie (mais aussi bien dans les contes et les légendes) : mélan-

16. A. Conan Doyle, *op. cit.*, p. 81.

ger leurs éléments comme on bat un jeu de cartes, pour en faire surgir des combinaisons contre-nature. C'est ainsi en effet que procèdent tous les géographes imaginaires : soit en choisissant librement les éléments qu'ils souhaitent combiner ; soit en s'en remettant au hasard pour le faire (il suffit pour cela de noter toutes les sortes de lieux qu'on veut sur des morceaux de papier, et de les tirer d'un grand chapeau). Mais attention, c'est là seulement la première moitié du travail ! Car il est inutile de créer un lieu-monde avec la méthode que je viens de présenter, si ce n'est pas pour partir aussitôt à sa recherche. La géographie imaginaire est aussi, et avant tout, un passeport pour l'aventure immédiate – et en ce sens, oui, le professeur Sogol est bien le plus grand géographe imaginaire qui soit.

Avant de partir, je prends soin toutefois de baptiser le lieu-monde que je cherche, de lui adjoindre un nom qui correspond à sa nature – un nom qui le porte tout entier. Un bon géographe imaginaire se juge peut-être moins aux lieux qu'il trouve qu'aux noms qu'il leur donne. Car un lieu appartient surtout à celui qui l'a baptisé ; et le risque est grand de se voir ravir son bien, de se voir ravir son privilège d'inventeur, simplement parce qu'on n'a pas su le nommer avec suffisamment de panache. Qu'est-ce qu'un nom digne de ce nom ? C'est un nom qui fait corps avec le lieu qu'il nomme, et qui dégage par là-même une certaine forme de nécessité – je pense à des noms comme « Kadath », « Ogygie », « Styx » ou « Tartare » ; des noms comme « Malebolge », « Sodorome », « Temple de la mer », ou encore « lande foudroyée ».

**Je la reconnus au moment même où j'y arrivai, au fond d'une large vallée ; car aucun autre nom n'aurait mieux convenu à ce lieu, et aucun lieu n'aurait mieux porté ce nom. On eût dit que le poète avait forgé l'expression après avoir vu cet endroit si particulier. Je me dis en le contemplant que c'était sans doute le résultat d'un incendie ; mais pourquoi rien n'avait-il repoussé sur ces cinq arpents de désert gris qui s'épalaient sous le ciel comme une immense tache creusée par un acide au milieu des champs et des bois <sup>17</sup> ?**

Et non seulement il faudra baptiser le lieu-monde dans son ensemble, mais il faudra aussi nommer toutes les parties qui le composent – et à vous de voir comment vous souhaitez le découper, à vous de voir si vous voulez y trouver une « Crèche Merveilleuse », un « Musée Antédiluvien », une « Maison Blanche », une « Grotte du Pélican », une « Galerie des Sculptures aux Temps Primitifs », un « Chalet Suisse » et une « Niche de la Brouette », ou plutôt une « Galerie de la Délivrance », une « Rivière de la Ronce », un « Puits du Pont de Singe », une « Salle des Dendrites », une « Descente aux Enfers » et une « Roulette Russe ».

Les géographes orthodoxes me disent que j'ai perdu la tête, ils me disent que les lieux dont je parle existent peut-être dans les livres, mais en aucun cas à la surface de la terre. Et c'est là que je leur réponds : « Vous n'avez rien compris ! »

La géographie n'est pas une discipline de salon ou de laboratoire. Beaucoup de géographes sont

17. H. P. Lovecraft, *La Couleur tombée du ciel*, t. 1, p. 98.

restés enfermés trop longtemps dans les salles de cours et les archives des bibliothèques universitaires. Et même quand ils travaillent dehors, ils se contentent de prendre des mesures avec leurs lasers, leurs radars, leurs sismographes ou leurs gravimètres, et les aménageurs sont juste derrière eux, profitant de leurs calculs pour construire des routes, des parkings, des grands ensembles, et pour détruire tous les lieux-monde qui se trouvent sur leur passage.

S'ils veulent trouver des lieux-monde, les géographes doivent renouer avec l'air du Grand Dehors, ils doivent renouer un peu avec l'aventure. Ils doivent poser leurs appareils à diodes, fermer les yeux, et essayer d'entrer en communion avec le lieu, en même temps que le lieu essaie d'entrer en communion avec eux. Surtout ils doivent laisser venir toutes ces images qui éclosent dans leur tête – ces images qu'ils s'empressent d'habitude de chasser, et qu'ils remplacent par des équations et des pourcentages.

Qu'ils essaient une fois d'inventer un lieu-monde selon la méthode que j'ai dite, et de partir à sa recherche ; car on finit toujours par tomber dessus, ou sur un autre, connecté ou non au premier – peu importe, si tant est que seule l'aventure compte. Qu'ils se promènent dans le monde comme on se promène dans un livre, qu'ils se perdent dans les infinis replis du planisphère, qu'ils traversent des terrains vagues immenses, qu'ils atterrissent sur des planètes qui n'existent pas, qu'ils s'enfoncent dans des souterrains inconnus, qu'ils rejoignent les confins des villes fantômes, qu'ils ouvrent un peu les yeux de l'âme, et ils verront bien que le monde aussi fait des rêves – et que les lieux-monde en sont comme les vestiges ou les ré-

manences, prises dans la toile même de la matière.

Essayez vous aussi pour voir – vous n'en reviendrez pas, comme on dit.

Et si après avoir créé de toutes pièces un lieu-monde d'une complexité inouïe, si après avoir fait tout ce qui était en votre pouvoir pour le trouver, après avoir épluché les cartes et les atlas, après avoir harcelé les anciens explorateurs et les vieux nomades des déserts, après avoir lu tous les mythes, tous les contes et toutes les légendes qui existent sur le sujet, vous échouez pourtant à le découvrir à la surface de la terre – alors, et alors seulement, rien ne vous interdit de vous mettre au travail, et de le construire de vos propres mains.

*Une chasseuse de pierres.* — « Il y a des pierres d'un genre bien particulier, prisées des collectionneurs, qui sont comme des mondes en miniature – des *pierres-monde*. Les Japonais les appellent *suiseki*, les Coréens *suseok* et les Chinois *gongshí*. Elles sont d'autant plus précieuses qu'on y discerne un grand nombre d'éléments paysagers : cavernes, monts, failles, vallées, arches, bassins, forêts pétrifiées, plateaux, ponts, ruines, citadelles. Ces pierres criblées, ravinées, creusées, trouées, ne sont pourtant le fruit d'aucune intervention humaine, on ne les doit qu'au génie de la nature. Pourquoi sculpter avec un marteau, un ciseau ou une scie ? Pourquoi faire de ses mains ce que la nature fait déjà par elle-même ? Un sculpteur n'est pas nécessairement un casseur de cailloux, un sculpteur est parfois un simple ramasseur de cailloux, qui sculpte la pierre avec son regard.

« Vous dire où l'on peut ramasser ces pierres-

monde ? Les chasseurs de pierres sont rarement très bavards, quand on leur pose cette question. Dans tous les cas, ça ne tient pas tant à la géologie particulière de telle ou telle portion du territoire, qu'à une certaine disposition de l'esprit ou de l'âme, qu'ils cultivent lentement et patiemment, au fil de leurs pérégrinations dans les dépôts de la nature.

« En vérité, tout le monde sait où on peut trouver des pierres. Les grèves, les lits des torrents, les carrières abandonnées, les champs labourés, les pierriers des sommets sont jonchés d'une infinité de fragments rocheux et de galets. C'est là qu'il faut se rendre. Car la beauté est là ; mais tout aussi enfouie et cachée que celle de la statue que le sculpteur tire à coups de marteau du bloc de marbre.

« Et c'est tout le sens de mon travail : faire surgir le trésor ou la pépite qui se dissimule sous ces monceaux de rocaille. Mais pour cela, je dois d'abord me mettre à l'échelle des pierres qui s'offrent à moi, et me projeter tout entière sur leurs surfaces accidentées. Car au milieu de ces pierres innombrables, souvent ternes et sans vie, seules celles qu'il est possible d'arpenter par la pensée, celles qui possèdent des retraites ou des cachettes secrètes, celles dans lesquelles on peut se faufiler, se glisser, s'introduire en se courbant, en rampant, en se rapetissant, ont une valeur proprement cosmique.

« On ne peut devenir un bon chasseur de pierres qu'à condition de savoir se faire minuscule, microscopique. Les magiciens taoïstes connaissaient cet art. Ils se retiraient dans ces pierres, ils trouvaient refuge sur leurs îles, au sommet de leurs pics, dans l'une ou l'autre de leurs cavernes

en forme de gourde – s'enfonçant et se perdant dans ces paysages qu'ils avaient eux-mêmes tracés. Car chaque roche, chaque galet, est une planète à part entière ; et le ramasseur de pierres, tel un voyageur navigant dans l'espace infini, se posera seulement sur celles qui lui paraissent les plus accueillantes, avant de se lover dans leur giron comme le noyau d'un fruit. »